Cuadernos LIRICO

Revista de la red interuniversitaria de estudios sobre las literaturas rioplatenses contemporáneas en Francia

18 | 2018

El río y la ciudad

Del lago al desagüe: les rivières invisibles de la ville de Mexico dans *Hombre al agua* (2004) de Fabrizio Mejía Madrid

Anne Garcia

Edición electrónica

URL: <http://journals.openedition.org/lirico/5775>

DOI: 10.4000/lirico.5775

ISSN: 2262-8339

Editor

Réseau interuniversitaire d'étude des littératures contemporaines du Río de la Plata

Referencia electrónica

Anne Garcia, « Del lago al desagüe: les rivières invisibles de la ville de Mexico dans *Hombre al agua* (2004) de Fabrizio Mejía Madrid », *Cuadernos LIRICO* [En línea], 18 | 2018, Puesto en línea el 14 octubre 2018, consultado el 02 mayo 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lirico/5775> ; DOI : 10.4000/lirico.5775

Este documento fue generado automáticamente el 2 mayo 2019.

Cuadernos LIRICO está distribuido bajo una Licencia Creative Commons Atribución-NoComercial-SinDerivar 4.0 Internacional.

Del lago al desagüe: les rivières invisibles de la ville de Mexico dans *Hombre al agua* (2004) de Fabrizio Mejía Madrid

Anne Garcia

- 1 La toponymie de la ville de Mexico contient la physionomie précolombienne de son ancêtre, la ville de Tenochtitlan. Celle-ci se situait au cœur de l'Anáhuac (" lugar rodeado por las aguas "), cernée au sud par la montagne Ajusco (" de donde brota el agua "), et proche de Coyoacán (" el lugar de los manantiales "). Aujourd'hui, on ne retrouve plus guère de rivières que dans les noms d'avenues ou de stations de metrobus qui sillonnent la ville : Río Churubusco, Río Tacubaya, Río Hondo, Salto del agua, Canal de Chalco, Canal de Miramontes, etc. Les seuls vestiges de la cité lacustre sont les quelques jardins flottants qui survivent tant bien que mal à Xochimilco et le lac de Chapultepec, saturé de pédalos.
- 2 Les villes sont bien souvent installées au bord de l'eau ou traversées par l'eau : le fleuve est nécessaire pour rendre les terres fertiles, indispensable à la vie domestique, c'est un vecteur de communication mais il a également une fonction symbolique : il permet de réfléchir la ville qu'il traverse, lui donne un espace pour se structurer, prendre forme et sens. Si le fleuve, l'élément aquatique, sert à penser la ville : qu'advient-il aux cités qui ont décidé d'assécher les lacs, d'enterrer les rivières et les canaux, de les contraindre par des systèmes d'ingénierie hydraulique titanesques à des plans prédéfinis dans les sous-sols de la cité. Comment survivre à la disparition ? Quel horizon fluvial pour les villes aux rivières invisibles ? Comment se penser sans reflet ? C'est à ces questions que nous allons tenter de répondre en suivant les déambulations du protagoniste de *Hombre al agua*, un roman de Fabrizio Mejía Madrid publié en 2004¹. Chroniqueur, Fabrizio Mejía Madrid a notamment collaboré pour les revues et journaux *La Jornada*, *Proceso*, *Letras libres*, *Gatopardo*, avant de réunir certaines de ces chroniques dans des ouvrages tels que *Pequeños actos de desobediencia civil* (1996), *Salida de emergencia* (1997) et *Días contados* (2013). En plus de *Hombre al agua*, il a publié les romans *Viaje alrededor de mi padre* (2004),

Tequila D.F. (2008), *Vida digital* (2012), *Nación TV* (2013), entre autres. Le roman qui nous intéresse, *Hombre al agua* (traduit sous le titre *Le naufragé du Zócalo*), a été récompensée par le prix franco-mexicain Antonin Artaud. Juan Villoro présente le roman en ces termes : “ Es la novela de una generación que no conoce otro estado que la crisis, y sabe que el naufragio es la mejor manera de mantenerse a flote ”².

- 3 Dans *Hombre al agua*, nous parcourons la capitale mexicaine en compagnie de Pablo Urbina, narrateur de première personne, à la recherche d'un endroit où vivre, travailler, exister dans cette mégapole de vingt millions d'habitants. Le roman prend peu à peu la forme d'une visite déambulée où le narrateur se remémore ses relations amicales et amoureuses tout en observant la ville : il déchiffre les traces qu'elle laisse, redonne une histoire aux vestiges et aux ruines dont elle regorge en racontant leur fondation, leur signification et, bien souvent, l'usage détourné qu'en font les habitants. Cette visite déambulée se déroule en quatre étapes, correspondant chacune à un chapitre placé sous le signe d'un élément et d'une date : “ enero 1998 (la tierra) ”, “ septiembre 1997 (el agua) ”, “ octubre 1999 (el aire) ”, “ diciembre 2000 (el fuego) ”. Ce système de double coordonnées annoncé dans les sous-titres régit un discours également double où alternent et parfois se rencontrent deux types de récit : un récit (mythique, historique, urbanistique ou sociologique) centré sur la ville³ et un récit beaucoup plus personnel et intime qui relate la quête du narrateur pour trouver sa place dans la cité. Nous allons le suivre, dans un parcours qui nous mènera des eaux du lacs à celle du “ Drenaje Profundo ” avant de remonter à la surface faire l'expérience révélatrice – catastrophique et salutaire – de la pluie.

Le lac : genèse de la ville et genèse de la fable

- 4 “ En el inicio estuvo el lago ” (p. 40) : c'est sur cette brève phrase, détournement du verset biblique que s'ouvre notre chapitre : la genèse de la ville dépend de l'élément aquatique, tout comme le récit du narrateur. En effet, le mois de septembre marque au Mexique les derniers soubresauts de la saison des pluies. Notre narrateur, qui a perdu ses clés, attend au coin d'une rue que sa compagne le rejoigne afin de rentrer avec elle : il commence à pleuvoir, à pleuvoir beaucoup, et notre guide, immobile pour une fois, commence à imaginer et à se raconter la ville : l'expérience de l'inondation imminente le conduit au récit des inondations passées : “ Y ésa es la historia que me cuento para aguantar la lluvia mientras Luisa llega ” (p. 42).
- 5 Fondée en 1325 sur une île au milieu du lac Texcoco (un lac d'eau salée, au fond d'un bassin réunissant les lacs de Xaltocan, Zumpango, Chalco et Xochimilco), la ville de México-Tenochtitlan est placée sous le signe de l'eau. Cet emplacement très peu pratique répondait à une injonction des Dieux (que l'on retrouve sur le drapeau mexicain) mais avait été adoptée par une société culturellement dépendante et respectueuse de l'eau, qui avait choisi de se protéger des crues (par des systèmes de barrages, de digues, d'écluses et de canaux) mais également de s'adapter et de tirer profit de son environnement lacustre (création de ponts, d'aqueduc et de *chinampas*, des jardins flottants).
- 6 L'invasion espagnole et la prise de la ville en août 1521 marquent le début d'une catastrophe écologique : en seulement quarante ans de gouvernement espagnol, l'écosystème de la ville et de ses alentours est bouleversé. L'élevage et la déforestation augmentent le ruissellement, les cultures sur les berges déplacent l'eau : les premières inondations ont lieu dès 1555 car depuis l'arrivée des espagnols, les barrages que

Netzahualcoyotl avait fait construire n'ont pas été entretenus ni réparés. L'eau, sous toutes ses formes (lacs, lagunes, fleuves, rivière, pluie) n'est plus considérée comme un élément avec lequel il faut composer, mais comme un obstacle contre lequel il faut lutter, au point, si nécessaire, de l'anéantir.

- 7 Le narrateur insiste sur ce fait en donnant à la carte de la vallée de Mexico dessinée par l'ingénieur hollandais Adrián Boot au début du XVII^e siècle la forme de la Bête de l'Apocalypse selon Saint Jean : “ el [lago] de Chalco era la cabeza y el cuello ; la laguna de México, el estómago ; los pies, los cuatro ríos del poniente; las alas, los ríos de Texcoco y Papalotán; la cola, las lagunas de San Cristóbal y Xaltocán; la cornamenta, los ríos de Tlalmanalco y Tepeapulco y ‘los que no se disciernen con claridad son las babas de la Bestia’. ” (p. 46)
- 8 Les *mexicas* connaissaient bien le caractère capricieux du dieu de la pluie Tlaloc (“ celui qui fait pousser les choses ”) et lui rendaient un culte important (les deux plus hauts temples du Templo Mayor étaient ceux de Tlaloc et Huitzilopochtli), les espagnols l'ont ignoré et dans le récit que le narrateur fait de la lutte de quatre cents ans entre l'eau et la technique, il ne manque pas de rappeler les déboires des scientifiques.
- 9 L'histoire abrégée de la catastrophe que nous livre le narrateur contient des éléments tellement insolites que l'on se croirait dans un récit à caractère merveilleux. La condensation de quatre siècles de politique hydraulique (quatre siècles d'essai-erreur) en quelques vifs paragraphes rapproche parfois le style de Mejía Madrid d'un réalisme magique marqué : l'accumulation de faits surprenants crée chez le lecteur un effet d'hyperbole, un sentiment d'exagération. Pourtant, le récit n'altère que très peu les faits : il est vrai que l'inondation de 1622 est due au scepticisme du vice-roi, qui décida de laisser ouvertes les écluses pour voir si réellement elles servaient à quelque chose ; il est vrai que l'inondation de 1629 recouvrit la ville de plus d'un mètre et demi d'eau pendant cinq ans, qu'en un mois seulement trente milles indigènes moururent, que les quatre cents espagnols qui étaient restés (des vingt milles installés dans la ville avant le drame) écoutaient la messe depuis les balcons des deuxième étages et regardaient les processions de la Vierge se déplacer en canoé ; il est vrai que parallèlement au plan d'assèchement de la ville, un curé, el padre Calderón y Mexía chercha désespérément une vanne secrète – supposément recouverte d'un immense trésor – installée par Netzahualcoyotl afin de vider le lac de Texcoco ; il est vrai que Philippe IV, devant l'incapacité des autorités locales de résoudre le problème de l'eau, proposa de déplacer, tout simplement, la ville de Mexico.

Hasta allí llegó la valiosa ayuda del rey de España, ahora Felipe IV, cuando la ciudad tenía tres años de inundada: “en lo relativo al desagüe, que el virrey obre como le parezca”. También ordenaba estudiar si la capital del virreinato debía trasladarse a las tierras entre Tacuba y Tacubaya, “que están en tierra más firme”.
- 10 Et le narrateur de conclure : “ El problema era que el rey ni siquiera podía pronunciar ‘Huehuetoca’. ” (p. 45)
- 11 Mais parce qu'il va placer son récit historique sous l'égide du mythe (celui de la femme serpent des *mexicas*, devenue la Llorona des habitants de la Nouvelle Espagne), qu'il n'hésite pas à recourir à l'humour (le père Calderón y Mexía, alors qu'il sonde la lagune à la recherche de la vanne secrète des *mexicas*, découvre une corne qu'il attribue naturellement à une licorne), et parce qu'il fait surgir dans son récit d'expérience la concrétion de sentiments abstraits (abandonné par la femme qu'il aimait, le narrateur est

poursuivi par un nuage qui est entré dans son appartement), les limites entre les aspects réels et imaginaires, entre l'historiographie et la fable, sont bien vite brouillées.

- 12 Le style de Fabrizio Mejía Madrid donne lieu à une narration en trompe-l'œil : dans le premier chapitre, qui nous présente une galerie de portraits d'inventeurs loufoques, nous croisons un personnage qui " pintaba paisajes de la ciudad en un largo papel, como de los rollos para uso industrial, lo rebobinaba en una estaca y lo iba desplegando hacia otra estaca, como en un viaje por la ciudad. Pintaba con detalle todo un trayecto largo, con las calles que la cruzaban, los edificios, los semáforos, los jardines, las palmeras, la gente, los perros." (p. 26) La ville que cet homme représente est contenue par un rouleau de papier : nous savons qu'elle est factice mais la réalité qu'elle montre (et qu'elle dissimule) a exactement les mêmes dimensions que les rues qu'elle dessine.

Emportés par les eaux souterraines du " Drenaje Profundo "

- 13 La capitale de la Nouvelle Espagne et la Mexico indépendante vont se construire contre les eaux qui l'entourent, la traversent, la soutiennent, et l'envahissent périodiquement.

Tan grande como los canales de Suez o el de Panamá, la desecación de los lagos y ríos se hizo con las uñas, tenazmente, durante trescientos años. Todos los gobiernos virreinales trabajaron en ello. Los que culminaron la independencia de México, los ingenieros norteamericanos de la ocupación, incluso el invasor Maximiliano de Habsburgo, y Juárez, su fusilador, compartieron el mismo proyecto, conservadores y liberales, Porfirio Díaz y los revolucionarios, los presidentes y su partido. (p. 57)

- 14 Des tranchées et des canaux de Huehuetoca et Nochistongo (entrepris au début du XVII^e siècle, ils seront terminés au bout de 178 ans) à la construction du " Gran Canal " (de 47 km de long, il sera achevé en 1900), on ne cesse de vouloir maîtriser, dompter et au final annihiler, l'élément aquatique. Devant la croissance exponentielle de la capitale postrévolutionnaire et en dépit des problèmes d'évacuation des eaux usées, d'approvisionnement en eau potable, de ruissellement – la déforestation et le goudronnage empêchant l'infiltration –, on poursuit la même voie, en suivant ce principe historique de dépendance au chemin emprunté et l'on continue à mettre les rivières dans des tuyaux.

- 15 La vertigineuse croissance urbaine des années 40 et 50 modifie en profondeur la physionomie de la ville de manière totalement anarchique : en une trentaine d'année (une génération), la population de la ville est multipliée par 8,5, avec, entre autres conséquences, la canalisation et l'enfouissement progressifs de chaque cours d'eau : les rivières Consulado, Los Remedios, Tlalnepantla, Churubusco, La piedad, Mixcoac, Becerra et Tacubaya disparaissent ainsi peu à peu de la surface de la ville⁴. Ces grands travaux n'empêchent pas les inondations. Bien au contraire, l'urbanisation non contrôlée aggrave très sérieusement une nouvelle problématique : l'affaissement de la ville. En effet, entre 1948 et 1954, la ville s'est enfoncée, en moyenne, de trente centimètres, plaçant le Zócalo à cinq mètres en dessous du Gran Canal, qui menace de submerger le centre-ville de ses eaux usées. Les ingénieurs entreprennent alors leur grand-œuvre des années soixante-dix : la construction du Drenaje Profundo, dont nous parle longuement le narrateur et qui nous occupera ici.

La mayoría de las ciudades del mundo se preguntan por su identidad a partir del río que las cruza. ¿Son las mismas aguas en las que me baño hoy las de ayer? Quizá a

nosotros nos quede el único río subterráneo que ha negado a todos los ríos subterráneos que ha negado a todos los ríos superficiales: el Drenaje Profundo. Ahí va todo: el agua de lluvia, lo que escurre de las partes altas de la montaña que nos sofocan, los desechos, las aguas tratadas después de usarse en el riego, el agua que traemos desde el sureste a un costo de millones de dólares diarios. Nuestro Danubio se crea y se desecha todos los días, algo muy parecido a lo que nos sucede a todos los que habitamos arriba de él. Por la mañana se abre el mundo cristalino de las oportunidades, por la noche todo mundo siente que su vida es una mierda. [...] El drenaje que nos cruza no le hace preguntas a la ciudad, sino que funciona como su inconsciente: ahí se arrojan desde coches robados hasta cadáveres. Residuos plásticos, cascajos de una demolición, animales muertos, papeles comprometedores, identidades falsas o verdaderas, drogas, condones, suegras, esposas, amantes. (p. 67)

- 16 Si le narrateur s'intéresse autant au Drenaje Profundo, ce n'est pas en raison de la prouesse technique de ce tout-à-l'égout qui atteint jusqu'à 240 mètres de profondeur, mais parce que ce fleuve souterrain se fait le symbole de la perte de ce que nous sommes, de ce qui nous constitue : la disparition progressive et inéluctable de nos corps et de nos espoirs.

- 17 Dès le début, la relation qui unit le narrateur et Luisa, sa compagne, est elle aussi placée sous le signe de l'eau : c'est autour d'un arbre sur lequel l'humidité a dessiné une tâche qui rappelle vaguement une image de la Vierge que les deux personnages se rencontrent, c'est devant une bâche de plastique bleu abritant des vendeurs ambulants, située sous leurs fenêtres, que les amants, à défaut de meilleur horizon aquatique, se prennent en photo en imaginant la mer. C'est sous une pluie diluvienne que leur histoire d'amour s'achève et que Pablo devient cet " hombre al agua ". Et c'est dans la cuvette des toilettes qu'il jettera la photo de Luisa la livrant à défaut de rivière, aux eaux usées du Drenaje Profundo.

La fotografía de Luisa y el mar, que finalmente encontré, me mira desde el agua del escusado. [...] Esta Luisa que me mira desde el remolino, va a ir directo al caño, pasará por debajo de mi vecina y sus dos pequeños hijos, correrá a escasos metros de los autos estacionados afuera y del borracho que durmió junto al poste, tomará una avenida donde hay escuelas técnicas, un hospicio, un lavado de coches y un museo con servicio de biblioteca y talleres infantiles, cruzará las plazas de Coyoacán, tomará Avenida México para llegar a un costado de los Viveros de Coyoacán donde, tras un bombeo, tomará algunos de los veintiún kilómetros del Río Churubusco que, a estas horas, en la superficie, estará embotellado y, más tarde, cursará hacia el Gran Canal que, por unas variaciones en la pendiente ocurridas hace mucho, provocará que Luisa tienda a regresarse. Entonces, deberá ser rebombeada hacia algunas parte de los ciento sesenta y cuatro kilómetros del drenaje profundo para, finalmente, desembocar muy lejos de mí, en Tepeji del Río, donde uno de mis tíos cría unos caballos que nunca pasan del metro veinte y al que hace años no veo. (p. 68)

- 18 La ville de Mexico étant désormais privée de rivière, c'est en imaginant le seul cours d'eau possible, celui des égouts, que le narrateur fait face à la perte et laisse aller le cadavre de la relation amoureuse. Les eaux souterraines du " desagüe ", bien que menaçantes, ne sont pas des eaux monstrueuses, elles sont l'image concrète de la perte et remplissent – et je reprends Bachelard décrivant les eaux souterraines – " une fonction psychologique essentielle : absorber les ombres, offrir une tombe quotidienne à tout ce qui, chaque jour, meurt en nous " ⁷⁵.

La pluie, révélatrice de l'ordre du chaos

- 19 Nous l'avons vu, le narrateur/déambulateur cherche son reflet dans une ville qui a asséché tous ces miroir naturels où l'on peut se réfléchir, se penser. Si imaginer les rivières souterraines l'aide à ressentir la perte et le changement, la pluie va jouer un rôle autrement essentiel : c'est l'élément révélateur qui fait affleurer à la surface la mémoire de la ville, son identité chaotique, et qui met l'homme face à ses contradictions : son impossibilité à l'habiter et son incapacité à la quitter.

Cada vez que llueve, la Ciudad de México regresa a sus orígenes remotos: sus calles vuelven a ser canales; sus plazas, lagos; los toldos de sus coches, elevaciones de tierra que salvan vidas. En las lagunas se ve el reflejo invertido de la ciudad, como si debajo existiera otra, más verdadera, su doble pantanoso. Es quizás por ello por lo que se sobrevive como habitando una ciudad sustituta: todo el tiempo se espera que sea otra, que ofrezca algo para lo que no fue construida. La ciudad tiene desde siempre ese signo, el de una deuda: sus habitantes vadean por sus inundaciones pensando que, algún día, les pagará todas las que debe. Ella los deja empapados, sin nada más que ofrecerles. Es la ciudad sustituta de otra soñada, que se hunde en la nada bajo ella: a pesar de que ya no existe, el lago nunca ha dejado de acecharla. (p. 40)

- 20 C'est lorsque se déchaîne Tlaloc que la ville-lac résiste et que renaît momentanément la Tenochtitlan mythique. C'est aussi lors de ces inondations catastrophiques que se révèle ce qui relie ses habitants : le combat pour y rester, coûte que coûte. " La gente que se ha salvado hasta ahora de la muerte – nous dit le narrateur – me recuerda a la ciudad después de que ha llovido ". Dans les déambulations du narrateur et dans le roman tout entier ne semble se poser qu'une question : où est ma place ici ? Pourquoi reste-je dans une ville surpeuplée qui ne semble pas vouloir de moi ? Comment vais-je vivre entre la catastrophe dont je viens de réchapper et le prochain déchaînement apocalyptique ?
- 21 México DF est le Monstruo, le Defectuoso, c'est aussi " el espacio irrenunciable " ⁶, à condition de maîtriser les règles du désordre, les rituels du chaos (pour reprendre une expression de Carlos Monsiváis), elle n'est aimable que si l'on arrive à la déchiffrer, à la lire, à la dire, à la résister. Près du Zócalo, à l'angle des rues Madero et Motolinía, se trouve un mascarón qui représente une tête de lion et qui marque le niveau d'eau atteint lors de l'inondation de 1629 (celle qui a duré plus de cinq ans). Alors qu'il passe à nouveau devant ce vestige, le narrateur se fait cette réflexion : " Entiendo entonces la sonrisa serena del león con los ojos cerrados. Aquí seguimos. Ése es su mensaje. Aquí vivimos y, por curioso que parezca, queremos quedarnos. Después de la pérdida, lo único que hay por decir es que aquí estamos ". (p. 68)
- 22 En suivant ce flâneur pessimiste, postmoderne et néanmoins plein d'humeur (" un elemento existencial básico cuando se vive en países como México " confie Fabrizio Mejía Madrid) nous accompagnons le narrateur dans son désastre personnel : l'impossibilité de communiquer avec sa compagne, les tentatives, que l'on sait vaines, pour combler les brèches et empêcher que leur relation ne sombre complètement. Mais les efforts du narrateur pour endiguer la rupture sont aussi désespérés que ceux des ingénieurs hydrauliques à l'époque coloniale. Ici, le cœur du mortel change aussi vite que la forme de la ville et il faut accepter la perte : de l'autre, du lac, des rivières. Mais " como el agua va al agua ", l'eau revient toujours : la pluie, ici, permet de penser la ville, permet de la maudire, de la dire, de la balbutier. " Un taxi verde pasa justo delante de mí y me empapa

con el agua sucia oculta debajo de los adoquines que patinan sobre el lodo del lago. No hay remedio: cierro el paraguas y me quedo ahí parado, platicándome cosas que me hagan sentir mejor. Y hablo hasta que las burbujas comienzan a salir ”. (p. 69)

- 23 Dans *L'eau et les rêves*, Gaston Bachelard nous invitait à sentir la correspondance du verbe et du réel, de l'imagination et de la parole et rappelait “ que la voyelle a est la voyelle de l'eau. Elle commande aqua, apa, wasser [nous pourrions rajouter à cette liste “ a- ou atl- ” en langue nahuatl]. C'est le phonème de la création par l'eau. L'a marque une matière première. C'est la lettre initiale du poème universel. C'est la lettre du repos d'âme dans la mystique thibétaine ” et il ajoutait plus loin “ Ces correspondances des images à la parole sont les correspondances vraiment salutaires. La consolation d'un psychisme douloureux, d'un psychisme affolé, d'un psychisme évidé sera aidée par la fraîcheur du ruisseau ou de la rivière. Mais il faudra que cette fraîcheur soit *parlée*. Il faudra que l'être malheureux parle à la rivière ” ou à la pluie...

NOTAS

1. Fabrizio Mejía Madrid, *Hombre al agua*, Mexico, Editorial Joaquín Moritz, coll. “Narradores contemporáneos”, 2004. Nous citons cette édition.
2. Cité par José Rosas, “ Fabrizio Mejía Madrid, cronista del naufragio ”, Archives de Radio France Internationale [en ligne], disponible sur : http://www1.rfi.fr/actues/articles/106/article_9487.asp (dernière consultation le 01/03/2017)
3. Le chapitre “ Tierra ” accorde ainsi une large place à la question de la surpopulation de la ville et à l'expérience du tremblement de terre de 1985 ; le chapitre “ Agua ” présente la politique de gestion des eaux de la ville de Mexico, de la Colonie à l'actualité ; le chapitre “ Aire ” aborde aussi bien les tentatives de développer le voyage en ballon, et même la construction d'une ville aérienne, par un ingénieur à la fin du XIX^e et au début du XX^e que les problèmes actuels liés à la pollution atmosphérique ; enfin, le chapitre “ Fuego ” s'intéresse à l'organisation et au découpage de la ville en quartiers et aux règlementations mises en place afin d'essayer de contrôler au maximum les risques d'incendie.
4. “ En 1929, los principales ríos eran Consulado, Los Remedios, Tlalnepantla, Churubusco y la Piedad. Algunos de éstos se desbordaban en ciertas épocas del año, inundando los terrenos de las zonas por las que atravesaban; con el fin de encauzar esas aguas, se construyeron las presas de Tecamachalco y Dolores al oeste de la ciudad. En cuanto a los lagos, el de Xochimilco casi ha desaparecido, cubierto por la chinampas y la salida de aguas por el Canal Nacional; en el de Texcoco está ya desecado con su mayor extensión dentro del Estado de México ”. Enrique Espinosa López, *Ciudad de México. Compendio cronológico de su desarrollo urbano 1521-1980*, México, E. Espinosa López, 1991, p. 133.
5. Gaston Bachelard, *L'eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1987 [1ère éd. 1942], p. 77.
6. Carlos Monsiváis et Francis Detto Alys, *Le centre historique de la ville de Mexico*, trad. Gilles Bert, Madrid, Turner/Musée des Beaux Arts de Nantes, 2005, p. 104.
7. Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 253 et 261.

RESÚMENES

En la novela *Hombre al agua* (2004) las deambulaciones del personaje-narrador por la ciudad de México son un pretexto para librar al lector una síntesis de las políticas de gestión del agua a lo largo de casi quinientos años. La visión mítica de la ciudad lacustre de México-Tenochtitlan es reemplazada por la mirada “tecnicista” de los ingenieros que se empeñan en desecar la ciudad. La prosa de Fabrizio Mejía Madrid, pesimista y llena de humor (“un elemento existencial básico cuando se vive en países como México” confía el autor) no sólo hace la crónica de una ciudad apocalíptica, también plantea una pregunta existencial: ¿cómo construirse sin reflejo y cómo reflejarse sin agua? ¿por qué quedarse en una ciudad que desecha a sus habitantes? La dependencia al camino (*path dependance*) ha conducido la Ciudad de México a un verdadero desastre ecológico: curiosamente, la catástrofe y la ruina son ahora lo que parece definir a la ciudad y a sus habitantes, los únicos en conocer “los rituales del caos”.

Dans le roman *Hombre al agua* (2004) les déambulations du personnage-narrateur à travers la ville de Mexico sont un prétexte pour livrer au lecteur une synthèse des politiques de gestion de l'eau durant presque cinq cents ans. La vision mythique de la ville lacustre de México-Tenochtitlan est remplacée par le regard “techniciste” des ingénieurs qui s'efforcent d'assécher la ville. La prose de Fabrizio Mejía Madrid, pessimiste et pleine d'humour (“un composant existentiel basique pour qui vit dans un pays comme le Mexique”, confie l'auteur) ne se contente pas de se faire la chronique d'une ville apocalyptique, elle pose également une question existentielle : comment se construire sans reflet et comment se refléter sans eau ? Pourquoi rester dans une ville qui ne veut pas de ses habitants ? La dépendance au chemin empruntée (*path dependance*) a conduit la ville de Mexico à un véritable désastre écologique : curieusement, la catastrophe et la ruine semblent désormais les éléments les plus aptes à définir la ville et ses habitants, les seuls à connaître les “rituels du chaos”.

AUTOR

ANNE GARCIA

Université de Paris-Est Créteil, CREER/IMAGER
anne-c.garcia@hotmail.fr